

LE PEINTRE DES ANGES

IL BEATO FRA ANGELICO

I



L'INCOMPARABLE charme des cités italiennes, ce qui vous prend l'âme dès qu'on erre dans leurs rues, qu'on pénètre dans leurs antiques églises ou sous leurs cloîtres aujourd'hui abandonnés, c'est cette harmonie où se fondent la nature, l'art et le souvenir. A mi-côte de Fiesole, l'exquise colline, lorsqu'on suit l'étroit chemin qui mène à la terrasse de l'ancienne abbaye bénédictine, entre les oliviers argentés, quelques-uns plusieurs fois cente-

naires, ce chemin où sûrement passa le peintre angélique, on peut se dire que presque rien n'a changé, et que nos yeux voient ce que virent les siens.

Le val d'Arno, coupé comme d'un trait d'argent par son large fleuve, avec ses coteaux enguirlandés de vignes, ses doux horizons de montagnes bleues aux lignes gracieuses perdues dans le lointain, et de même qu'aujourd'hui, des villas blanches, dans des jardins de roses et d'orangers, des

castellos aux toits en terrasses, dominés par les colonnes sombres des cyprès ou l'ombelle des pins, au milieu du vert plus éclatant des feuillages : tout cela, Fra Angelico le voyait dans sa promenade solitaire, comme de son couvent suspendu au penchant du coteau ; et, ainsi que nous, aujourd'hui, il voyait les brumes roses, les nuages légers traînant sur les sommets, les ombres et les rayons de l'atmosphère transparente, varier à toute heure l'aspect de ce tableau merveilleux. En face, San Miniato portait déjà, sur sa colline, la belle église où le Crucifix, deux siècles plus tôt, avait incliné sa tête miséricordieuse vers Jean Gualbert pour lui pardonner ses fautes, après que lui-même eut épargné son ennemi sans défense, et l'âme du pénitent, devenu un saint, y semblait, comme elle y semble encore, demeurée.

Au centre de la vallée, Florence, la « ville de la fleur », avait alors un aspect à peine différent, bien qu'aient disparu, depuis, son mur d'enceinte aux tours redoutables, ses lourdes maisons farouches aux créneaux guelfes ou gibelins, parlant de batailles quotidiennes. Déjà, entrevoyant des temps moins rudes, les grands palais de la première Renaissance s'élevaient, bien défendus encore par leurs grillages, leurs murs de pierres énormes ; des places s'ouvraient dans l'enchevêtrement des rues étroites qui avaient vu passer Dante et sa Béatrice en robe couleur de flamme. Santa Maria Novella, la pure « fiancée » que se choisira plus tard Michel-Ange, l'église dominicaine, appelait de loin ses frères de Fiesole à la prière commune, en leur

montrant le ciel de sa fine flèche de marbre. La cathédrale, inachevée, n'élevait pas encore dans les airs son dôme colossal, mais près d'elle, le campanile de Giotto, svelte comme le lis des armes florentines; le « beau saint Jean », ainsi que l'avait nommé, dans ses tristesses, Dante exilé, ce Baptistère prêt à recevoir les « portes du Paradis », que déjà ciselait Ghiberti; la tour de la Seigneurie, avec son élégance fière et protectrice, planaient sur la masse serrée des toits de tuile et, du haut du clocher de la Badia, l'horloge sonnait les heures lentes aux prisonniers qu'enfermait le sinistre Bargello. Chargée de ses originales échoppes, la silhouette du Ponte-Vecchio se profilait dès lors au travers de l'Arno. Et lorsque, le soir, toutes les cloches des églises florentines, de leur timbre pur et léger, sonnaient « l'adieu du jour qui se meurt » (*Dante*), il se dégageait de cet admirable paysage la même impression de paix pénétrante qui aujourd'hui berce nos âmes endolories par la vie, qui imprégnait alors celle du moine-artiste en contemplation devant l'étroite fenêtre de sa cellule, priant à genoux.

Pourtant, à ces débuts du x^e siècle, ce n'est point une époque de paix. La cloche des batailles, « la Martinella », qu'on promenait dans la ville sur un char, entre les étendards rouges et blancs de Florence et de Fiesole, tintait souvent pour armer les citoyens et avertir chevaleresquement l'ennemi. Les premiers Médicis, ces banquiers des rois, commençaient la longue lutte qui devait leur asservir la république. L'histoire de Florence, faite de drames sanglants et de fêtes populaires, tournois et processions, défilés de chevaux et de chars où figuraient les plus nobles, cortèges de joie et cortèges de mort; histoire vécue dans la rue, sous les loggias où ce peuple d'artisans, de commerçants, passait sa vie, toujours incertain du lendemain, pressé d'agir et de jouir, cette histoire se continuait. Sera-ce Côme de Médicis qui gouvernera la ville, ou ses ennemis, les puissants Albizzi? Les quatorze *arts majeurs* ou les sept *arts mineurs*, peuple ou bourgeoisie patricienne — à Florence, chacun était contraint d'exercer un métier — auront-ils le dessus dans la nomination des Conseils, de ces Dix de la Paix et de la Guerre qui tiennent en leurs mains le sort de la cité?... Fra Angelico prie en peignant, et voit des vols d'anges passer.

II

A son couvent, on l'appelait le Frère Giovanni, et Fiesole n'était que la ville de sa vocation religieuse. Il était né à Mugello, en plein Apennin, où, un siècle avant, Cimabué, l'ancêtre de la peinture florentine, trouvant le petit berger Giotto qui dessinait sur le sable en gardant ses chèvres, l'avait emmené pour en faire un des plus grands

parmi les évocateurs du Beau. Cet autre petit berger s'était, comme celui-là, empli les yeux de poésie agreste et souriante, et, dans ses tableaux, les saints, les mages, les apôtres, tout l'Évangile, auront pour horizon ses douces montagnes natales.

Son père était un riche paysan. Le biographe des peintres italiens, Vasari, dit que Guido Tosini, qui devint le Frère Giovanni « aurait pu très commodément rester dans le siècle, et gagner « ce qu'il eût voulu avec l'art où, très jeune, il « était déjà expert. Mais, de nature grave et pieuse, « il voulut, pour le salut de son âme, entrer dans « l'ordre des Frères Prêcheurs, car, bien qu'il sût « qu'on peut servir Dieu dans tous les états, nul « endroit ne lui paraissait, pour cela, meilleur « qu'un monastère, » et il entraîna avec lui son frère aîné, Benedetto. C'était en 1407; il avait vingt ans.

En franchissant la porte d'un cloître, il ne renonçait pas d'ailleurs à son art, car l'art florissait chez les moines, et nulle part davantage que chez les Frères Prêcheurs. Vraie maison de tous, l'église se faisait aussi le livre de ceux qui ne savaient pas lire; c'était œuvre méritoire que d'y représenter pieusement les choses de Dieu, afin, « en dépit du démon, de rendre les hommes plus dévots et meilleurs », dit le vieux peintre Buffalmacco. Aussi, les fresques, immenses missels du peuple, déroulaient-elles sur les murs des chapelles les scènes de l'Évangile, l'histoire des saints, l'enfer et le paradis, parfois de philosophiques enseignements que comprenaient ces esprits accoutumés au langage mystique des symboles : prédication en images, souvent sublime, où l'ignorant même pouvait épeler sa foi. Après le Christ et sa Mère, ceux qu'on y voit reparaître le plus souvent sont les fondateurs des deux grands ordres qui dominent le Moyen âge, saint Dominique et saint François. Le zèle de leurs fils spirituels immortalisait leur souvenir dans ces églises, ces couvents qu'ils faisaient partout surgir du sol italien, et où leur figure pâlie est seule aujourd'hui à prier.

Les Franciscains ont compté plus de poètes, les Dominicains plus d'artistes. Les prieurs des monastères encourageaient chez leurs novices ces talents voués au service de Dieu; il leur plaisait de posséder d'habiles miniaturistes pour orner les livres de chœur, de bons copistes pour enrichir leurs bibliothèques. D'autres étaient sculpteurs; le tombeau de leur Père saint Dominique, à Bologne, ce fin joyau de marbre, est en partie sorti de leurs mains; d'autres verriers; d'autres peintres ou architectes. Et l'église s'élevait ainsi, harmonieuse, par l'effort de toutes ces volontés fondues dans une même inspiration fervente; telle, Santa Maria Novella et son cloître, que bâtirent deux architectes moines, Fra Sisto et Fra Ristoro, aidés d'ouvriers de leur ordre, et dont la consécration, sur la vaste place qui la précède, fut solennisée.

par l'embrassement de ces Guelfes et de ces Gibelins, ennemis séculaires enfin réconciliés par les prédications dominicaines.

Or, le bienheureux Jean dei Domenici, un des grands réformateurs de l'Ordre, avait, au commencement du *xv^e* siècle, fondé, à Fiesole, le couvent de San Domenico, qu'il gouvernait avec toute la sévérité de la règle primitive. Esprit ardent autant qu'austère, ce moine, pauvre artisan, qui, à dix-huit ans, lorsqu'il était entré à Santa Maria Novella, savait à peine lire, s'était révélé prédicateur de génie, et l'une des hautes intelligences de son temps. Rien ne résistait à son éloquence et à son énergie.

Ce saint aimait la peinture « comme un puissant moyen d'élever l'âme et de développer les pieuses pensées du cœur ». Durant les rares loisirs de sa vie active, il se plaisait à décorer des manuscrits, prescrivant aux Dominicaines de Venise, par ses lettres de direction, de se perfectionner dans ce travail, s'offrant à terminer ce qu'elles ne pourraient achever, car lui-même y était habile. Sans doute, il contribua à y former son jeune novice, et Fra Giovanni, sur les marges des épais parchemins où son frère Benedetto, fin calligraphe, écrivait en lettres moulées les psaumes et l'office de chaque jour, jetait des enroulements gracieux, aux couleurs douces rehaussées d'or fin, où il semait toute une création vivante et charmante d'insectes, d'animaux et de fleurs. Puis ce furent des canons d'autels, puis des reliquaires où grandissaient déjà des figures suaves : la Madone couronnée d'étoiles et le Christ en croix.

Mais, tout en peignant, il étudiait, car c'est à tort qu'on en a voulu faire un ignorant et un simple, resté dans les rangs des frères convers. Fra Giovanni fut prêtre et savant théologien ; on en a pour preuve ces inscriptions tirées des Saints Livres, par lesquels il aime à souligner le sens symbolique de ses compositions, où la Bible rejoint l'Évangile, où le Credo des prophètes répond à celui des apôtres.

Une nuit, le couvent de Fiesole ouvrit ses portes de clôture. Moines et novices prenaient la route des montagnes, se hâtant, car il ne fallait pas que le jour levé les trouvât dans leur monastère menacé. On était aux dernières années de ce grand schisme que Catherine de Sienne, « le meilleur homme d'état de son temps », s'était efforcée d'empêcher et que les religieux de son ordre s'efforçaient d'éteindre. Attaché à l'obédience du saint pontife Grégoire XII, Jean dei Domenici travaillait à la paix de l'Église, et la république florentine le voulait contraindre par la force à changer de parti. Le cœur navré, il ordonna à ses frères de laisser vides ces murs qu'on allait assiéger et de chercher un refuge à Cortone l'imprenable, la vieille ville étrusque, fière sur son rocher, dont le seigneur leur offrait sa protection, et à l'abri de ses fortes murailles, une autre église do-

minicaine, dominant la grande plaine sévère où le lac Trasimène met une clarté.

Entre Cortone et Foligno, car la peste, ce fléau alors si fréquent, les obligea à changer plusieurs fois d'asile, Fra Giovanni vécut dix ans de sa vie, les dix années où se mûrit son talent. Un dessein providentiel l'avait conduit dans cette pieuse Ombrie, où il trouvait, fraîches et vivantes, ces œuvres des peintres primitifs, qui nous émeuvent si fortement encore à travers leurs dégradations. Le souvenir de sainte Catherine l'attirait à Sienne, les tombes de saint François et de sainte Claire l'appelèrent à Assise, car les deux ordres restaient unis par le souvenir de l'amitié de leurs fondateurs. Fra Giovanni dut longuement contempler le grave et pur visage de ces madones siennoises, aux yeux allongés, trônant au milieu de saints hiératiques, d'anges raides et respectueux ; il médita les admirables fresques, pareilles à un poème, où Giotto a chanté les vertus du père des franciscains et son mariage avec la Pauvreté ; celles aussi de l'église supérieure d'Assise où planaient, alors intacts, à la voûte, les imposants prophètes de Cimabué, où, sur les murs, Giotto encore avait raconté cette légende de saint François dont a vécu toute une époque. Puis il chercha, dans son cœur de saint, dans son cerveau d'artiste, la même Vierge, les mêmes anges, les mêmes histoires sacrées et les peignit tels qu'il les trouvait en lui. Car l'idéal, sans s'altérer, prend des formes diverses, selon le pouvoir que possède chaque âme de le refléter, et nous ne sommes jamais si pénétrés de cette vérité qu'en étudiant les vieux maîtres de toutes les écoles.

A Pérouse, à Cortone, Fra Giovanni a laissé, comme souvenir de son séjour et de l'hospitalité reçue, des Madones très jeunes et très naïves, ayant à leurs pieds des anges qui leur offrent des fleurs ; autour d'elles, un chapelet de fines miniatures, de délicates figures de saints et de saintes, immobiles et recueillis. C'est encore le peintre de missels avec sa poésie exquise, mais il acquiert la pratique de son art et dessine d'après nature les études qu'il placera dans ses scènes religieuses. Les frères du couvent lui servent de modèles pour les saints et les apôtres, les spectateurs qu'il donne aux faits de l'Évangile. Il est trop près de la Renaissance pour tout ignorer de ce que la peinture peut devoir à l'observation de la réalité, mais cette réalité, il la spiritualise comme elle ne l'a jamais été que par lui.

III

Au bout de dix ans, les dominicains de Fiesole voulurent rentrer dans leur demeure, au penchant de la colline fleurie. Ils n'avaient pas cessé de la regretter. Le grand schisme était fini et Martin V gouvernait en paix l'Église. Florence jouis-

sait d'un calme momentané sous le gonfalonat de ce Jean des Bandes-Noires, à la tête si singulièrement napoléonienne, le fondateur de l'opulente famille des Médicis, qui, banquier du pape, colossalement enrichi au service des princes, ménageait savamment l'avenir de sa maison, en soutenant le peuple contre la noblesse. Mais l'abandon du couvent de Fiesole équivalait à une dépossession; pour y rentrer, il fallait payer un droit à l'évêque. L'héritage paternel du frère Antonin y pourvut et celui-ci devint bientôt le prieur du monastère, quand Jean dei Domenici fut élevé au cardinalat.

Ce frère Antonin était le meilleur ami de notre peintre, par cette remarquable attraction qui porte les natures actives vers les natures méditatives, et son compagnon de noviciat. Un jour, le bienheureux Jean avait vu arriver au couvent de Fiesole un enfant tout petit et si frêle que, lorsqu'il sollicita l'admission au rang des novices, le prieur lui répondit en riant qu'on l'accepterait, quand il saurait à fond le droit canon. L'enfant, Antonin Pierozzi, fils d'un notaire de Florence, prit la réponse au sérieux et, quelques mois plus tard, il revenait, prêt à subir un examen complet sur les gros volumes retenus et compris par sa mémoire de treize ans. Touché de ce zèle, le prieur l'accueillit. Il se montra humble et affectueux, d'une candeur ingénue, d'une charité qui ne songeait qu'à consoler et à secourir. Les deux frères, entrés peu après lui au noviciat, l'avaient vu venir à eux la main tendue. Il admirait le rare talent de Giovanni et trouvait chez Benedetto des qualités pratiques, analogues aux siennes. Élu prieur, à son tour, il s'associa ce dernier dans le gouvernement des religieux, et tous deux s'unirent pour assurer à leur frère aimé cette tranquillité dégagée de tout souci matériel, favorable à ses méditations. Ils rassuraient ses scrupules en lui démontrant qu'il restait bien vraiment ainsi frère prêcheur, sa forme de prédication allant à l'âme par les yeux, aussi éloquente et efficace que la parole.

Durant près de vingt années, Fra Giovanni vécut et travailla ainsi sur la colline de Fiesole. Aujourd'hui, le monastère de San Domenico n'existe plus, mais l'église dresse toujours au bord de la route sa façade précédée d'un portique, selon l'hospitalière coutume de tant d'églises italiennes. C'est une large nef, très simple, entourée de chapelles, qui a dû peu changer depuis l'époque où Fra Angelico y venait chaque jour réciter l'office conventuel, à ce chœur où on croit le voir, tout blanc dans sa stalle. Des œuvres dont il l'orna, une seule est restée : un tableau derrière le maître-autel, ce que les peintres d'alors appelaient une *Sainte Conversation*, la Vierge sur un trône, offrant son bambino aux adorations de quatre saints. Un autre tableau a disparu, duquel les contemporains disaient : « qu'un incroyable plaisir et douceur se sent à le regarder ». Celui-là, avec

l'exquise *prédelle* ou gradin qui retrace en miniatures l'histoire de saint Dominique, c'est le *Couronnement de la Vierge*, une conquête de Napoléon que notre Louvre a gardée et que nous y pouvons admirer, avec sa double assemblée de beaux saints et de saintes candides, ses anges aux ailes de flamme, qui chantent et tiennent des harpes et des violes, et, au-dessus de ce concert, de ces adorations montant vers elle, une Madone toute jeune et timide, inclinée sous la couronne que le Christ lui met au front. L'harmonie des couleurs est parfaite, dans leur fraîcheur; les siècles n'ont point pâli ces fonds d'or, ces roses, ces verts, ces violets éclatants et délicats, dont l'artiste revêt ses figures, et surtout ce bleu inouï : « douce couleur de saphir oriental » (*Dante*), la note caractéristique de Fra Giovanni de Fiesole et dont il a gardé le secret.

Cette vie, recueillie dans son incessant labeur qu'il mena ainsi vingt ans, fait de lui une physiologie unique dans l'histoire de l'art. Il peignait, il priait, ne prenant jamais son pinceau sans s'être mis en oraison. Cependant, il ne se dispensait pas de ses devoirs monastiques qu'il accomplissait comme le plus modeste de ses frères, mais le reste de ses journées était donné à son travail, car, de tous les monastères voisins où sa renommée était parvenue, on venait lui demander des tableaux. Il répondait doucement : « — Ayez la permission du prieur et je ferai ce qui vous sera agréable. » Le prieur Antonin permettait toujours, et les œuvres de l'artiste remplissaient peu à peu les couvents et même les maisons des riches citoyens de Florence, pour qui Fra Giovanni se refusait à peindre autre chose que des saints, quelque prix qu'on lui offrit.

Très replié dans sa vision intérieure, on ne le vit jamais s'irriter contre aucun de ses compagnons, « chose presque incroyable », ajoute son biographe; il se contentait avec eux d'un léger reproche souriant, trouvant moins de fatigue à obéir qu'à commander. Il disait que l'art a besoin de repos et de saintes pensées, et que le peintre du Christ devait habiter toujours avec lui. Cependant, cette figure divine, il hésitait à l'aborder, sentant, comme tous les grands artistes chrétiens l'ont senti, l'impossibilité de la rendre. Alors, il se mettait en prières, puis, prenant ses pinceaux, travaillait sans vouloir faire une seule retouche, convaincu que Dieu même conduisait sa main. Mais lorsqu'il peignait un Christ en croix, sa méditation du mystère devenait si intense qu'il pleurait de vraies larmes, comme s'il eût assisté au drame du Calvaire.

Telle était son existence très douce. Il refusait tous les honneurs de son ordre, disant que le seul souci d'un homme doit être d'éviter l'enfer et de gagner le paradis. Grâce à lui, son monastère était riche, et, des siècles après sa mort, par une page touchante de leurs annales, les moines de San Domenico lui rendront grâces que la vente d'un

de ses tableaux leur permette encore de réparer leur église croulante et appauvrie.

Dans le couvent voisin des Camaldules de Sainte-Marie-des-Anges, se trouvait un autre peintre, Lorenzo, qu'on nomme communément Lorenzo Monaco ou le moine. Une étroite confraternité d'art et d'inspiration le liait, sans qu'il l'égalât, au frère Giovanni, et parfois tous deux peignaient les diverses parties d'un même tableau, telle *La Déposition de Croix* qui est à l'Académie de Florence. Comme la plupart des religieux de leurs deux ordres, ils aimaient à relire ensemble *La Divine Comédie* qu'on expliquait alors aux jours de fêtes dans la cathédrale de Florence, ainsi qu'un livre religieux. Ce fut peut-être Lorenzo qui, pénétré de ce poème grandiose dont l'influence se retrouve partout, suggéra à son ami de prendre pour sujet du tableau que lui avait demandé le prieur de son couvent, ce *Jugement dernier*, aujourd'hui à l'Académie, le premier et le plus célèbre qu'il ait peint, puisque sa mort laissa exécuter par un autre les admirables et colossales fresques d'Orvieto.

Ce dut être, pour notre pieux rêveur, une idée effrayante de retracer cette scène terrible, qui occupait si puissamment les imaginations du Moyen âge et qu'Orcagna, au siècle précédent, avait peinte, redoutable, sur les murs du Camposanto de Pise. Fra Giovanni, au contraire, ne pouvait concevoir qu'un jugement de douceur. Le Christ, souriant aux justes avec une miséricordieuse tendresse, ouvre ses bras tout grands, d'un geste large, et, seule, sa main gauche se referme pour exclure les damnés. La foule de ceux-ci, que les démons entraînent, a elle-même quelque chose de tranquille; le grand Lucifer dantesque, malgré sa triple gueule, n'est qu'un grotesque épouvantail. Mais le regard de la Vierge blanche, inclinée dans un mouvement d'irrésistible prière; mais les saints échelonnés sur les nuages, les chœurs d'anges se perdant jusqu'à n'être au fond d'un ciel qu'une silhouette imperceptible et cependant précise; mais surtout cette ronde des élus avec leurs anges gardiens « sur le vert et les fleurs », tandis que deux à deux, des âmes d'amis s'en détachent et s'envolent, unies en paradis comme sur terre... quand on a subi l'impression d'infini qu'enferme cette œuvre en ses dimensions restreintes, qui font

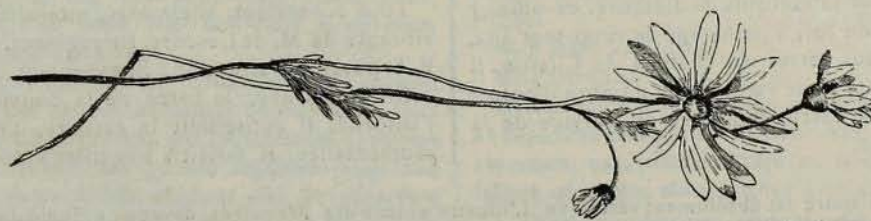
de chaque figure une miniature adorable, on pense avec Michel-Ange : « Il faut que ce bon moine ait pu visiter le Ciel pour y choisir ses modèles. »

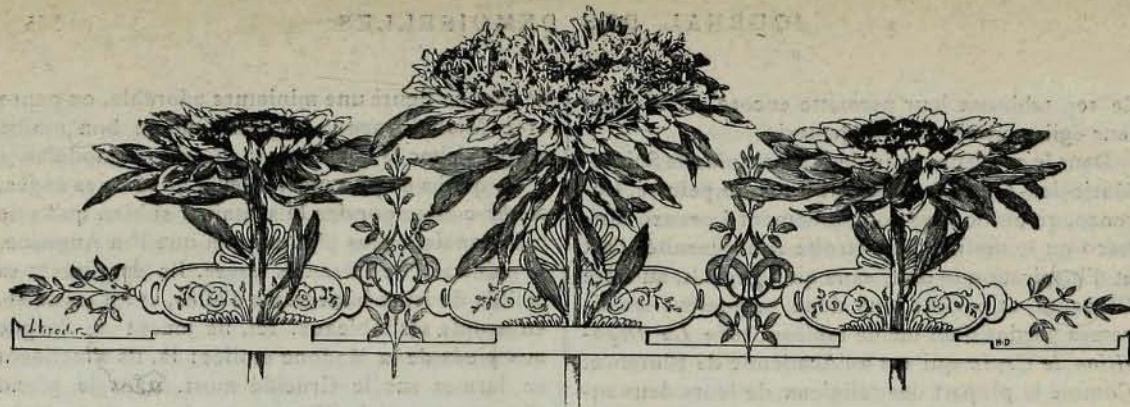
Ce qu'il a de plus merveilleux, ce sont ses anges, et ses contemporains le sentaient si bien qu'ils ne lui donnaient plus d'autre nom que Fra Angelico, le peintre et le frère des anges. Ils emplissent sa cellule de leurs battements d'ailes, et lui les aime, en peuple ses tableaux. Ici, ils jouent de l'orgue aux pieds de la Madone étoilée; là, ils s'inclinent en larmes sur le Crucifié mort. Dans le grand *Couronnement* de Florence, peint pour la riche corporation des fileurs de lin, Fra Angelico en a appelé quarante à cette fête, ouvrant leurs ailes diaprées, chantant, dansant avec une grâce infinie, se renvoyant leurs *Te Deum*. Le peintre leur met aux mains des théorbes, des cymbales, de longues trompettes, tout un orchestre de paradis. — *Ave Regina!* entonne l'un. — *Ave, Domina*, répond l'autre, et laissant aller leurs instruments, ils écoutent la musique incomparable de chœurs plus lointains. Leurs robes ont toutes les couleurs, leurs visages calmes et ravis rayonnent d'une joie qui n'a pas connu la souffrance. Ce sont bien des êtres immatériels, et l'artiste a résolu le problème de rendre visible l'invisible qu'il enveloppe d'un éclat supra terrestre.

Il ne manque pas d'anges dans les tableaux des vieux maîtres. La tradition les fait assister aux mystères, adorer autour des Nativités, sangloter dans le ciel des Passions. Mais ceux qui les ont peints, avec la naïveté de leur foi, ne les avaient pas vus comme l'Angelico. Un seul, avant lui, était monté dans les régions où ils passent, et celui-là, c'est en vers qu'il les évoquait, non plus beaux, mais plus majestueux encore, à travers les chants de son Purgatoire et de son Paradis. Vers qui sont d'admirables images, tableaux qui sont d'admirables poèmes, et font rêver ceux qui les aiment également à ce que serait un Paradis de Dante, interprété et commenté par l'artiste dominicain, tout imprégné de lui.

A. CHEVALIER.

(La suite au prochain numéro.)





L'ANNEAU D'ARGENT (1)



N 1793, la Vendée, soulevée tout entière pour soutenir la cause royaliste, se trouvait engagée dans la lutte la plus ardente avec les soldats de la République, les *Bleus* comme on les appelait alors.

Pour vaincre l'insurrection vendéenne, la Convention avait dû employer

ses meilleurs généraux : Marceau, Westermann, Kléber enfin, dont le nom seul valait une armée. Mais ils avaient rencontré, à la tête des paysans insurgés, des chefs tels

que Lescure, Bonchamp, d'Elbée, Cathelineau, Charette, dont la valeur et la renommée sont restées célèbres dans l'histoire des guerres de Vendée.

Des deux parts, il fallait vaincre et chaque jour amenait des rencontres sanglantes entre ceux qui défendaient le régime nouveau et ceux qui restaient fidèles aux traditions monarchiques et religieuses de la France.

Parmi les généraux vendéens, l'un des plus renommés était le marquis de Lescure, ex-officier dans l'armée du roi, à peine âgé de vingt-sept ans. Retiré dans ses terres au château de Clisson, il avait tout quitté pour venir, avec nombre d'autres gentilshommes, mettre son épée au service de la cause royaliste.

Les brillants combats de Bressuire, de Thouars, de Fontenay et de Saumur avaient mis en relief sa bravoure, ses talents militaires, et l'entouraient d'un prestige éclatant. Toujours calme et doux, le premier au danger, il était adoré de ses soldats, auxquels il témoignait la plus vive sollicitude, la bonté la plus touchante pour leurs besoins et leurs souffrances.

Or, un jour de l'été de 1793, les *Bleus* venaient de remporter une victoire sanglante, après un engagement furieux, sur les troupes commandées par le général de Lescure. Malgré leur dévouement fanatique à leur cause, malgré leur courage héroïque, la vaillance de leurs chefs, les royalistes s'étaient vus écrasés par le nombre et par la supériorité de l'armement des soldats de la République. Morts et mourants gisaient épars, dans ces attitudes crispées de vengeance et de haine plus affreuses encore à voir que la plus sauvage mêlée.

Nombre de vaillants « gars » vendéens, tombés dans les tortueuses sentes du Bocage, ne devaient plus jamais revoir le toit de chaume où les attendaient, anxieux, la promesse et les vieux. Mais du moins, tous mouraient portant sur leur poitrine l'image du Sacré-Cœur qui faisait espérer le salut de leur âme brusquement saisie par la mort.

Le soir de cette même journée, uneasure isolée, tout en ruines et perdue dans les profondeurs du Bocage, recueillait les chefs vendéens assemblés en conseil.

Tous écoutaient, silencieux, attentifs, la parole vibrante de M. de Lescure. Brièvement, nettement, il exposait la situation. Sans aucun découragement, mais avec la force de la conviction et de l'autorité, il conseillait la retraite, une retraite momentanée. Il fallait « s'égailler » pour aller se

(1) Cette histoire est absolument véridique. L'illustre auteur des *Mémoires*, devenue aveugle dans sa vieillesse, la racontait volontiers comme un touchant souvenir aux personnes amies qui venaient la visiter dans sa retraite.

rallier sur un point éloigné, y rassembler de nouvelles forces, afin de reprendre l'offensive. Les généraux de la République avaient reçu pour mission de pacifier la Vendée en anéantissant les troupes royalistes, en laissant derrière eux les ruines et l'incendie; mais, malgré leur réputation d'habileté et de bravoure, malgré les forces considérables dont ils disposaient, ils rencontreraient encore une résistance acharnée en se retrouvant en face des défenseurs de la religion, de la royauté, résolus à mourir pour ces deux nobles causes. Aujourd'hui, vaincus, écrasés par le nombre, mal armés, sans poudre et sans munitions, il leur fallait battre en retraite sans perdre un instant.

Les visages assombris n'accusaient que trop la douleur de tous à la pensée du sacrifice de tant de nobles vies, sacrifice inutile jusqu'à ce jour, puisque la victoire, si chèrement disputée, leur avait encore échappé. Quelques avis s'élevaient cependant encore pour s'obstiner à continuer de suite et quand même la lutte. Mais Lescure ne céda point, y opposant la tranquille obstination qui était l'un des traits dominants de son caractère. Connaissant l'audace de son courage, son absolu mépris du danger, ses soldats songeaient que la situation devait être bien grave pour qu'il exigeât ainsi la retraite prompte, immédiate.

Pendant cette brève discussion, entourée d'autant de mystère que de péril, une jeune femme se tenait, silencieuse, dans une pièce voisine; grâce à la porte à demi-brisée à coups de crosse dans quelque assaut précédent, elle pouvait entendre en partie ce qui se disait à côté.

Assise près d'une table, sur une vieille chaise de paille, elle demeurait accoudée, la joue appuyée sur une main; mais l'éclat de son regard, sa poitrine haletante sous le fichu de mousseline croisé dans le corsage de brocart vert, l'expression énergique et fière de son charmant visage, tout en elle indiquait une âme brûlante de courage et de résolution.

L'ensemble de sa personne, son extrême jeunesse, sa beauté délicate, l'élégance riche et sévère de sa mise, tout décelait une femme du rang le plus élevé. La pureté de la race s'affirmait encore par la finesse des traits et l'extraordinaire petitesse des mains; la vivacité des yeux en amande, d'un bleu délicieux, une magnifique chevelure dont aucune trace de poudre ne venait cacher la nuance blond cendré, un teint d'un rose transparent, achevaient d'en faire une des plus ravissantes créatures qu'on pût voir.

Cette jeune femme était la marquise de Lescure, si connue par le rôle héroïque qu'elle joua dans les guerres de la Vendée, par les terribles épreuves morales et physiques qu'elle supporta avec une admirable force d'âme, et dont elle fit plus tard le récit attachant dans ses « Mémoires » lorsqu'elle fut devenue marquise de Larochejaquelein.

Fille unique du marquis de Donnissan, sa

famille l'avait mariée, à dix-neuf ans à peine, à son cousin, le jeune marquis de Lescure; tous deux s'aimaient dès l'enfance. Mais cet amour s'était exalté chez la jeune femme par les périls au milieu desquels vivait son mari depuis qu'il s'était mis à la tête de l'insurrection vendéenne.

Chassée du château familial incendié par les soldats de la République, forcée de quitter sa mère, son jeune enfant qu'elle n'avait pu allaiter, la marquise s'était tout entière attachée à la fortune de son mari.

Partageant son enthousiasme et son dévouement pour la cause royaliste, elle le suivait partout, lui servant de secrétaire, d'aide de camp, et bravant les périls et les fatigues d'une existence errante, sans cesse menacée, pour ne point se séparer de celui qu'elle adorait. Partout aussi sa présence au milieu des troupes vendéennes relevait les âmes, excitait les courages, autant par sa grâce intrépide, le charme tout puissant de sa beauté, que par l'exquise bonté de son cœur.

Cependant, la discussion chaude et brève terminée et les plans concertés, les chefs vendéens se séparèrent pour agir promptement. Seul, le marquis de Lescure restait debout, immobile et pensif. Aussitôt, sa femme s'élançait de la pièce voisine et se jetait dans ses bras :

— Louis ! il faut donc fuir ? Où allons-nous ?

Elle plongeait son regard anxieux, mais résolu, dans les yeux de son mari, ne pensant qu'à lui seul, à sa sûreté.

M. de Lescure l'entoura de ses bras, et d'une voix très douce, mais avec l'accent d'une résolution bien arrêtée :

— Victorine, il faut nous séparer pour quelque temps.

— Jamais, jamais ! jusqu'à ce jour j'ai su partager votre vie de soldat, vos peines, vos dangers... Non ! Louis, je ne vous quitterai point !...

— *Il le faut*, chère amie. La bataille de ce jour a été cruelle pour notre cause, plus funeste encore que je ne l'ai voulu dire à nos amis. Une retraite précipitée nous est imposée, car nous avons perdu beaucoup de braves. Le reste est presque entièrement cerné par les Bleus. Grâce à la nuit, à notre parfaite connaissance du pays, nous pouvons leur échapper... peut-être !... Vous ne sauriez donc me suivre, chère, chère amie, car il faut en hâte passer la Loire, au milieu des plus terribles difficultés.

— Passer la Loire !

Elle frissonna

Ces simples mots lui faisaient enfin comprendre et l'étendue des pertes et l'affreuse gravité de la situation, car, pour prendre ce parti extrême, il fallait que cette situation fût presque désespérée.

— Nous n'avons pas un instant à perdre, reprit M. de Lescure, les minutes valent des vies ; pour votre sûreté, ajouta-t-il tendrement avec un accent

de tristesse et de regret, il faut nous séparer, Victorine.

— Pour longtemps ? demanda-t-elle d'une voix anxieuse et brisée, exprimant son angoisse à la pensée d'une première séparation et dans des circonstances si particulièrement périlleuses pour son mari.

— Pour quinze jours, un mois... peut-être plus... Qui sait ? pour toujours, achevait-il en lui-même.

— Non, Louis, je ne veux pas ! Vous connaissez mon courage, je vous suivrai partout, toujours ! peu importe comment ! Dieu, qui nous a unis pour vivre ensemble d'une existence si douloureuse, si tragique peut-être, Dieu ne peut vouloir cette séparation !... Il saura nous protéger, nous garder l'un à l'autre.

— Je vous dis donc : au revoir ! chère, chère amie, si tendre, si courageuse, continua-t-il, domptant avec peine son émotion. Croyez que cette séparation m'est aussi cruelle qu'à vous ; ne m'ôtez pas mon courage, car tant de vies reposent sur la mienne, sur ma force et ma volonté ! J'ai tout disposé pour votre prompt départ : je vous laisse à la garde d'Arnauld, le plus brave, le plus fidèle de tous mes Vendéens. Dès l'aube, il vous conduira à Sainte-Pexine, près du village de Mignalou ; les vieux métayers de Sainte-Pexine sont absolument dévoués à notre cause comme à moi-même. Vous resterez-là, tranquille et bien cachée, jusqu'au jour de notre réunion.

La marquise connaissait trop bien l'amour, le courage et l'inébranlable volonté de son mari pour ne pas sentir qu'il fallait lui obéir.

Elle se tut et resta un instant les yeux clos, le cœur palpitant, la tête appuyée sur l'épaule de M. de Lescure ; silencieuse, elle réprimait ses larmes prêtes à couler.

— Songez, ma bien-aimée, quel otage précieux vous seriez pour nos ennemis s'ils venaient à découvrir votre retraite et à s'emparer de vous ! Et combien aussi je resterai plus maître de moi, plus libre d'agir, vous sachant en sûreté. Je vous ferai parvenir de mes nouvelles et prendre des vôtres aussi souvent qu'il me sera possible.

La serrant dans ses bras, il l'embrassa tendrement et disparut en hâte, la laissant le cœur déchiré, mais cependant pleine de courage, soutenue par la bravoure de sa jeune âme, par son amour pour son mari, ainsi que par son ardente piété.

Fortement trempée par l'existence mêlée de joies, d'angoisses, d'aventures héroïques, de jours brillants aux lendemains néfastes qu'elle menait depuis son mariage avec M. de Lescure, la vaillante jeune femme savait se mettre au niveau des situations les plus périlleuses et les plus difficiles.

Avec cette souplesse particulière aux natures d'élite, elle savait jouir avec délices des moments heureux, et accepter, avec le plus ferme courage et la plus chrétienne résignation, les épreuves imposées à sa jeunesse, à son âme sereine et douce.

Et, certes, une pareille séparation d'avec un mari qu'elle avait aimé dès l'enfance était l'une des plus grandes qu'elle eût encore dû subir. La jeune femme songeait au moins autant à leur enfant, à leur première-née, que sa nourrice, une paysanne dévouée, cachait dans une métairie du Bocage, car c'eût été aux mains de l'ennemi un otage aussi précieux qu'elle-même.

Il fut naturellement impossible à Mme de Lescure de trouver le sommeil ; aussi passa-t-elle la nuit en prières, implorant Dieu pour que le général échappât, avec ses compagnons d'armes, aux terribles dangers qui les menaçaient.

Le jour naissait à peine qu'Arnauld vint la chercher. Elle ne s'était nullement préoccupée de la façon dont s'effectuerait son voyage, s'étant préparée à toutes les éventualités, même à faire une longue marche à pied, s'il le fallait, pour échapper aux vedettes de l'armée ennemie. Pourvu que la volonté de son mari fût exécutée, elle saurait se plier à toutes les exigences de la situation.

La marquise n'éprouva donc aucune surprise quand le vieux Vendéen, qu'elle connaissait dès longtemps comme le plus dévoué des soldats et des serviteurs du général, lui amena un de ces petits chevaux du Poitou, très douce et infatigable monture, capable de passer facilement par les chemins tortueux et pleins de fondrières du Bocage.

Elle s'enveloppa dans une de ces grandes mantes en laine brune baptisées alors du nom de « Thérèse », en rabattit le capuchon sur son visage et sauta légèrement en selle ; Arnauld voulut conduire l'animal par la bride, afin de le guider plus sûrement dans les passages difficiles.

Le vieux paysan portait le pittoresque costume vendéen entièrement disparu maintenant : les amples braies, la guêtre montant au genou, d'énormes souliers ferrés, la veste ouverte sur le gilet serré dans la large ceinture de laine, avec l'image du Sacré-Cœur cousue sur son revers gauche. L'honnête visage, où se lisait à la fois la résolution du soldat et la finesse du paysan, disparaissait en partie entre le grand feutre, déformé par l'usage, et la chevelure serrée aux tempes par le mouchoir rouge, puis tombant sur les épaules et revenant sur les joues comme une crinière grise. Ceux qui ne le connaissaient pas auraient pu le prendre, à première vue, pour quelque dangereux brigand ; mais la marquise savait qu'il n'existait pas de cœur plus dévoué, d'être plus sûr et plus doux quand ses passions religieuses ou guerrières restaient assoupies.

Se confiant donc entièrement à lui, elle s'absorba dans ses pensées, qui n'étaient guère couleur de rose. Arnauld saisit la bride du cheval et lui fit prendre une allure accélérée, s'enfonçant en plein Bocage, dans des chemins de labyrinthe où il fallait son œil exercé pour marcher sans jamais risquer de se tromper.

Il y a cent ans, on n'avait pour voyager sur les grandes routes que le coche, la litière portée par des mules ou des chevaux, et la chaise de poste, ces deux dernières abordables aux seuls gens riches ; mais, pour circuler dans la campagne, et surtout dans les chemins encaissés, boueux ou raboteux du Bocage, à peine accessibles aux lourds chariots tirés par des bœufs, force était bien d'aller à dos de mule ou de cheval. Il n'était pas rare de rencontrer par les chemins métayères cosues ou dames de la ville montées sur de bons chevaux, ou même assises en croupe, derrière leur mari, sur quelque solide monture.

M^{me} de Lescure, habituée à toutes les vicissitudes par l'existence agitée qu'elle menait depuis qu'elle suivait le général à travers toutes les péripéties de la guerre, trouvait donc fort simple de n'avoir qu'un petit cheval de métayer pour la transporter, dans sa fuite, au fond des solitaires campagnes de la Vendée.

Son mari avait exigé qu'elle apprît à monter à cheval, mais la jeune femme s'était d'abord montrée fort peureuse au début de son éducation d'amazone ; fermant les yeux, se cramponnant à la crinière du cheval, elle ne voulait aller qu'au pas, sa monture tenue en main par un serviteur. Cette fâcheuse poltronnerie avait disparu tout d'un coup depuis le jour où, ayant appris à l'improviste que son mari avait reçu une blessure dans une escarmouche avec les Bleus, elle sortit en courant du château de Clisson, sauta sur un méchant petit cheval mal sellé qui se trouvait là par hasard, et fit d'une traite trois lieues en trois quarts d'heure, par d'affreux chemins, pour aller retrouver le cher blessé. A partir de ce jour, elle oublia entièrement ses craintes et put ainsi suivre le général dans toutes ses campagnes.

Pendant des heures, la marquise et son guide voyagèrent ainsi ; le Vendéen, silencieux, attentif aux moindres bruits, fouillant des yeux la feuillée, et par moments filant dans les chemins creux bordées d'épaisses haies au grand trot du cheval qu'il accompagnait à longues enjambées, sans paraître éprouver la moindre fatigue.

— Arriverons-nous bientôt, demanda enfin la marquise.

Mais Arnauldet ne répondit rien, et mit un doigt sur sa bouche pour recommander le silence ; puis, écartant les ramures, il désigna de la main quelque chose qui s'agitait, à peu de distance, près d'uneasure.

La jeune femme regarda et frémit, distinguant parfaitement les uniformes bleus d'un groupe de soldats qui allaient et venaient, préparant le repas du matin.

— C'est les derniers ; y en a plus maintenant.

— Comment, Arnauldet, ils étaient si près de nous !

— Mais nous passons au travers depuis trois heures ; y en a plus.

Il rit silencieusement d'un air de triomphe et reprit sa course en hâtant l'allure de la bête pour ne la ralentir qu'en se sachant en complète sécurité. Pendant deux heures encore, ils continuèrent à marcher ; le soleil du matin s'élevait radieux dans le ciel d'un bleu intense ; une paix joyeuse s'étendait sur les champs coupés par les chemins enfoncés entre les arbres et par les bois d'un vert sombre qui rendaient cette contrée si malaisée à parcourir, mais, en même temps, si propice à la guerre d'embûches, de retraite brusque où excellaient les royalistes vendéens.

Le cœur serré d'angoisse, s'absorbant dans ses prières et dans la pensée de son mari, la marquise, à peine sensible à la fatigue, voyageait comme en un rêve. Où était à cette heure le général ? Avait-il pu échapper heureusement à la poursuite de l'ennemi et mettre en sûreté les débris de son armée ? voilà ce qui lui revenait sans cesse à l'esprit. Ces inquiétudes la torturaient ; elle s'oubliait elle-même et ne pouvait songer qu'au moment où elle recevrait quelque nouvelle. Hélas ! quand serait-ce possible maintenant ? Elle savait bien que son mari ferait tous ses efforts pour ne pas la laisser dans l'anxiété et dans l'ignorance de sa destinée ; certes, il disposait à cet effet de dévouements sûrs et absolus, mais les hasards sont si grands ! mais il y a l'imprévu, les difficultés qui viennent entraver les résolutions, faire surgir l'impossible, arrêter l'élan des plus courageux.

Enfin, au détour d'un chemin encaissé sous une cathédrale de verdure, que suivait de chaque côté, à hauteur d'homme, ce petit sentier de piétons appelé alors « le chemin de la messe », apparut soudain une métairie d'aspect riant et champêtre ; une légère fumée bleue sortait en lente spirale du toit de chaume noirci par les ans, et sur lequel poussait en s'entrelaçant tout une végétation parasite, drue et fleurie.

— Voilà Sainte-Pexine, dit Arnauldet ; Mignolou, le village, est par là, à une bonne lieue d'ici.

— Qui vais-je trouver dans la métairie ? dit la marquise sortant de sa rêverie.

— Deux braves vieux, le père Fauchard et sa femme, la Segonde ; tous deux se feraient brûler vivants pour le général et la bonne cause. Ils sont avertis, et madame la marquise sera ici bien cachée et bien tranquille chez ces bonnes gens.

— Tranquille, non ! mon pauvre Arnauldet, tant que je serai loin du général, ce sera impossible !

Une larme brûlante monta sous sa paupière, mais elle la renfonça autant par fierté que par l'habitude prise de contenir d'inutiles émotions.

Au bruit des sabots du cheval, une femme en costume de paysanne vendéenne accourut sur le seuil de la chaumière ; son vieux visage, tanné par le soleil et le grand air, se plissait en profondes rides circulaires ; ses petits yeux perçants lui saient sous les broussailles des sourcils grison-

nants, mais un sourire doux et gai animait d'une expression de bonté cette figure qui n'avait plus grand'chose de féminin.

Quant au père Fauchard, il ressemblait à sa femme, comme il arrive à ces gens d'existence uniforme et paisible qui, ayant toujours partagé la même vie et les mêmes occupations, finissent par avoir même air, mêmes gestes. Le vieil homme apparaissait encore plus ridé, plus bronzé que sa ménagère ; mais, malgré leur âge, ils restaient très solides et agiles sous leur peau de paysan ridée et cuite au soleil depuis soixante et des années.

Tous deux accueillirent la femme du fameux général avec les témoignages d'un respect profond, mêlé d'une admiration naïve pour sa beauté, son grand air et sa mise, qui, bien que fort simple pour une femme de son rang, leur paraissait celle d'une reine. Rarement ils allaient à la ville, et dans leur existence pareille chaque jour, passée sous ce chaume, jamais ils n'avaient vu d'aussi près une grande dame, une femme noble ! une semblable apparition !

Le son si doux de sa voix, ses manières simples et affables achevèrent de gagner le cœur des deux métayers ; de plus, ils connaissaient, par les bruits qui couraient toute la Vendée, le dévouement de la marquise de Lescure à la cause du roi et de la religion, ainsi que son attachement exalté pour son mari. La femme du général, chez eux ! confiée à leurs soins, à leur probité ! quel honneur ! Ils ne se sentaient pas de joie et d'orgueil.

Descendue de sa monture, la marquise s'aperçut que, malgré ses inquiétudes, elle mourait de faim et de soif, car la nature reprend ses droits, toujours, en dépit des fatigues et du chagrin. Elle se laissa tomber sur le banc de chêne, noirci par l'usage, qui longeait la grande table, et vite la mère Fauchard s'empressa de lui servir une omelette baveuse, un poulet rôti, du bon fromage de bique tout frais, blanc comme neige, émergeant d'une épaisse ceinture de crème ; puis elle apporta bien vite aussi une grande chopine de vin blanc, une autre d'eau fraîche, et un pain brun tout rond sur lequel elle n'eut garde d'oublier de dessiner rapidement une croix avec le couteau avant de l'entamer.

Malgré ses inquiétudes et le chagrin encore si vif de la séparation, la jeune femme fit grand honneur à ce repas frugal, servi dans de simple caillou brun. Elle dut cependant le disputer à une poule familière, qui sauta sur la table pour venir picorer dans son assiette.

— Effrontée ! cria la Segonde en la chassant ; tu ne vois donc pas que c'est une marquise, et pas des gens comme nous !

M^{me} de Lescure ne put s'empêcher de rire du ton d'indignation sincère de la bonne femme.

Assis sous le manteau de la grande cheminée toute noircie, où flambait dans l'âtre immense un

grand feu de fagot entre les deux hauts landiers d'où pendaient pincettes et cuillers à pot, Arnould englutissait silencieusement, avec la lenteur paysanne, le repas que la Fauchard lui servait dans l'assiette posée sur ses genoux.

Tous se tenaient dans la vaste pièce dallée de pierres inégales qui sert à tous les usages dans les pauvres habitations paysannes du Centre et de l'Ouest.

Au fond, dans l'ombre, le grand lit massif en bois, clos et garni d'une haute paille de seigle, d'une épaisse couette de plume en guise de matelas, et d'un énorme édredon, alimenté par des générations d'oisies ; à gauche, la huche à pain haussée sur quatre pieds carrés ; enfin, ce coffre en usage depuis les temps mérovingiens, où l'on entasse les hardes, modeste ancêtre de la moderne armoire à glace. Dans une encoignure des poutres enfumées du plafond, accrochait sa hotte un nid d'hirondelle conservé chaque année, et, devant l'étroite fenêtre, la longue table de chêne. Pour clôture, un simple « barriau », c'est-à-dire une de ces portes à loquet de fer dont la moitié supérieure s'ouvre en volet pour laisser entrer l'air et la lumière ; sous la moitié inférieure, un espace creusé par les pas dans le sol permettait au chat, aux poules audacieuses de s'y glisser avec un peu d'effort. Aux solives du plafond pendaient, à des crochets de fer, des girandoles d'oignons dorés, quelques saucissons assez durs pour servir d'arme défensive, et un beau jambon fumé, réserve pour les jours de liesse.

Tel était le pauvre asile où la marquise aurait à passer les tristes jours de la séparation. Elle ne put s'empêcher de soupirer en le parcourant des yeux distraitemment.

— C'est guère biau ici, dit timidement la Fauchard, surprenant ce regard ; mais, tout de même, madame la marquise y est bien en sûreté, et que nous deux nous ferions mourir pour elle.

— Merci, ma bonne Segonde ; je serai très bien ici, et je me fie à vous ; mais, voyez-vous, je n'ai qu'une pensée qui m'occupe : mon mari ; qu'un désir : avoir de ses nouvelles.

Alors la vieille paysanne s'enhardit à lui dire qu'elle ne pouvait rester habillée comme ça ; elle avait l'air de la statue de la sainte Vierge si bien vêtue de l'église de Cholet. Oui, bien sûr, il ne venait jamais personne à Sainte-Pexine, sauf, toutefois, un métayer du voisinage, et le gars à la mère Guite, qui venait en journée aider aux travaux de la métairie ; et si quelquefois les Bleus poussaient jusqu'ici, dans leurs randonnées !... On verrait tout de suite qu'elle n'était pas une paysanne, bien sûr ! Et avec ce visage si joliment fin et rose, et ces mains comme d'un petit enfant !...

— Tout ceci est vrai, dit la marquise, inquiète. Mais, que faire ? Je n'ai pas d'autres habits que cette robe de soie verte et ce fichu blanc !

La Segonde lui proposa alors de mettre les

vêtements de sa nièce, la Louise-Marie, partie à la ville il y avait plusieurs années, pour entrer en religion. Elle les avait toujours gardés, ces vêtements, et des fois, le dimanche, allait un peu pleurer dessus, du chagrin que ça lui avait fait, le départ de cette petite... une jeunesse si fraîche, et si travailleuse... quoique pour aller avec le bon Dieu.

Habitée à se plier à tout, à ne s'étonner de rien, la marquise accepta, comprenant bien qu'en effet, sa sûreté exigeait ce déguisement.

La bonne femme alla ouvrir une porte donnant dans la grande pièce et introduisit Mme de Lescurie dans une toute petite chambre, sorte de réduit très propre blanchi à la chaux, meublé d'un petit lit en bois de merisier, d'un banc et d'un coffre de chêne, toujours ce même coffre où, depuis des siècles, les filles de la Gaule ont serré leur trousseau de reine ou de paysanne.

— C'était la chambre de ma nièce, ça sera la vôtre, Dame. Nous n'en avons point d'autre.

Aidée de Segonde, la marquise revêtit prestement le jupon de laine marron, la robe en grosse bure vert-olive et la « devantière » en ratine noire. Tout semblait avoir été fait pour elle, sauf le corsage, beaucoup trop ample pour sa taille élégante et mince, mais Segonde voulut absolument rembourrer les vides au-dessus des hanches.

— Une taille aussi mince qu'un jeune peuplier ! mais, madame la marquise, on n'est point faite comme ça chez nous. Eh ben, et ces beaux longs cheveux tout en soie, Dame !

— Je ne veux pas les couper, jamais ! ma bonne Segonde, et mon mari qui les aime tant ! Il ne s'en consolerait pas !

— Non, non, Dame ; il faut seulement bien les cacher aussi sous la coiffe des filles d'ici, et ôter ces beaux bijoux des oreilles.

Elle tendit la coiffe blanche, aux ailettes godronnées, et ce ne fut pas sans peine que la jeune femme parvint à tasser sa magnifique chevelure blonde de façon à la faire entièrement disparaître sous le bonnet qui encadra bien exactement son charmant visage, laissant à peine voir les racines des cheveux, suivant la coutume paysanne.

Puis toutes deux plièrent jupon et robe de soie, corsage étroit et fichu de mousseline, rubans et coiffure de la grande dame, et les placèrent dans le coffre antique, à la place des vêtements de la jeune religieuse.

La toilette finie, Segonde joignit les mains, écarquillant ses petits yeux, plissant ses rides comme l'ouverture d'un vieux sac.

— Ah ! Seigneur ! êtes-vous encore plus « gente » comme ça ! C'est que c'est que d'être noble !

La marquise se regarda dans le petit miroir cerclé d'argent ciselé qu'elle portait toujours avec elle. Malgré son chagrin, elle sourit à ce visage charmant, qui prenait sous cet accoutrement rus-

tique une sorte de grâce monacale, lui donnant un attrait de plus.

Il lui plaisait d'être belle, parce que son mari aimait sa beauté ; elle n'y avait nul orgueil, mais seulement la joie d'être aimée de lui pour ce don comme pour les qualités de son âme si haute et si belle aussi.

— Maintenant, que dois-je faire, ma bonne mère ?

La Segonde répondit avec ce mélange de respect et de familiarité patriarcale qui était l'un des caractères du paysan vendéen d'alors :

— Eh bien, Dame, si vous voulez, vous serez censément une parente à nous, la fille d'une cousine, que j'ai fait venir pour m'aider ; étant vieille et fatiguée, j'ai besoin d'avoir une jeunesse près de moi. Mais, pour s'il venait quelqu'un du village, et surtout les jours où le gars à la Guite vient en journée pour travailler avec mon homme, faudra bien que madame la marquise tâche de faire pour le mieux, tout comme si c'était une vérité.

— Bien volontiers, mère Segonde, je suis très adroite de mes mains, et je saurai très bien faire mon ouvrage, quand vous m'aurez montré ma tâche.

— Son ouvrage ! Seigneur Dieu, madame la marquise !

— Ah ! ma bonne Fauchard, ne m'appellez plus jamais ainsi ! Ce mot vous échapperait en présence de quelqu'un, et tout serait perdu. Je suis, à partir de ce moment, votre nièce Victorine — la Victorine ; c'est mon nom, et je veux le conserver, afin d'y répondre sans distraction. Tutoyez-moi donc, commandez-moi, grondez-moi devant le monde, sans vous gêner, et je vous promets que je jouerai mon rôle, que je soutiendrai mon personnage en perfection.

— C'est vrai, madame la... Aïe ! c'est vrai, ma Victorine, ma chère nièce, ajouta-t-elle avec un effort presque comique. Faut bien, pour votre sûreté ; tous ne sont pas, comme mon homme et moi, dévoués de nos pauvres vieux corps et âmes au général et à la bonne cause du roi et de la religion. Mais !... qu'est-ce que je vois !...

— Où donc, ma bonne mère ?

— Eh ! ces petites mains blanchettes comme un agneau de deux jours ! Je pourrai bien dire que ma nièce arrive de la ville, mais, tout de même, faudra les noircir un brin, les frotter de terre. Ah ! la la ! et ces belles bagues, et cet anneau de mariage, tout en bel or ! Est-ce qu'une pauvre paysanne, et une jeune fille encore ! a de pareilles richesses ? Faut ôter tout ça, vite, vite !

De ses jolies mains, ces mains fines et petites que son mari aimait tant à baiser, la jeune femme enleva les bagues, ôta l'anneau avec un serrement de cœur, cet anneau passé à son doigt en signe d'un servage volontaire, d'une obéis-

sance délicieuse à celui qu'elle aimait avec une admiration passionnée.

Avec un soupir de regret, elle alla l'enfourer tout au fond du coffre, avec ses bijoux et le petit cœur d'or, garni de diamants, attaché à son cou par un étroit velours noir et dans lequel se trouvait une délicate miniature de son mari. Ah ! tous les soirs, sa prière faite, elle la baiserait avant de s'endormir.

La mère Fauchard prétendit, d'abord, empêcher la marquise de toucher à rien, de faire aucune besogne qui pût lui être pénible ou fatigante, mais celle-ci se récria très fort :

— Il faut bien que je m'occupe, ma bonne Segonde. Cela seul peut me distraire de tendre sans cesse ma pensée et mon cœur vers mon mari et m'empêcher de me désoler en silence, dans cette nuit d'incertitudes et d'attente où je vais vivre. Apprenez-moi donc à devenir une vraie paysanne du Bocage.

En effet, l'état troublé du pays, le manque absolu de communications pouvaient faire redouter une soudaine invasion des soldats de Kléber ou de Marceau, sans qu'on eût la possibilité d'être averti et de faire disparaître la marquise de Lescure dans une cachette sûre. La moindre maladresse aurait pu faire reconnaître, à l'œil soupçonneux de quelque officier, une femme de haute naissance sous ces vêtements de paysanne, attirer l'attention sur ce charmant visage, sur l'élégance aristocratique de cette taille souple et fine, mal dissimulée sous la bure rustique.

Bientôt, en effet, la marquise devint suffisamment habile dans son nouvel état de métayère pour qu'aucune gaucherie ne vînt trahir son incognito en cas de surprise. Elle apprit rapidement à cueillir, à éplucher fruits et légumes, à faire la soupe épaisse et bien graissée. Son plus grand amusement consistait à se mettre à la recherche des œufs frais, que les poules, demi-sauvages et fort rusées, allaient cacher un peu partout où elles trouvaient paille fraîche et mystère suffisant. Elle arriva même à surpasser l'adresse de la mère Fauchard elle-même à retourner l'omelette, en la faisant sauter d'un coup sec donné sur le long manche de la poêle. Et quand elle eut réussi à poser très proprement une belle pièce carrée à la veste du père Fauchard, la bonne femme resta toute ébahie.

— Ce que c'est d'être né noble ! dit-elle naïvement ; on sait tout sans apprendre.

C'est ainsi que la jeune marquise de Lescure, élevée dans une atmosphère de luxe et de raffinements, ayant brillé à la cour de Louis XVI, toujours si entourée d'hommages, sut se plier, avec bonne grâce et simplicité, à toutes les exigences d'une situation si nouvelle pour elle.

Elle faisait déjà preuve de cette force d'âme enjouée, de cette patience résignée qu'elle dut déployer plus tard dans de dramatiques circonstances, comme tant d'autres belles et charmantes femmes appartenant à la plus haute noblesse de France. Dépouillées de leur fortune, poursuivies, traquées par les villes et les bois, elles surent montrer cet héroïsme journalier, plus difficile peut-être à soutenir qu'un grand élan de courage pour accomplir une action d'éclat.

Mais il restait une épreuve à subir, plus difficile que les autres pour la délicate jeune femme. Il fallut bien faire connaissance avec les six belles vaches laitières, la principale richesse de la pauvre métairie.

— Sais-tu traire les vaches, ma fille ? dit la bonne vieille en s'efforçant pour oublier son respect et traiter « la Victorine » ainsi qu'il était convenu.

— Ma foi non, ma tante, riposta la marquise en riant.

Très adroitement, elle apprit donc à traire la Dorée, la Rousse et la Blancarde ; mais la Cathéria, qui avait mauvais caractère, se permit de retenir son lait et se mit à souffler, le mufle bas, en roulant de gros yeux. La pauvre Victorine eut un mouvement de frayeur.

— Aie pas peur, ma fille ; n'y touche pas, je m'en charge, et puis tu n'auras ça à faire que quand il viendra du monde, comme par exemple le gars à la Guite ou d'autres.

— Mais pas du tout, mère Fauchard, je veux faire « mon ouvrage », sinon tous les jours, du moins fort souvent, il m'occupera et m'aidera à passer le temps ; cela m'amuse, je vous assure. Mais dites-moi, qui est-ce donc, ce « gars à la Guite » ?

— Eh bien, c'est Pierre Riolleau, le fils à la mère Guite qu'est veuve et quasiment aveugle. Un si brave gars ! et doux et patient et qui sait faire tous les ouvrages, et puis fort ! Sa « mé » a un petit clos avec une maison pas bien loin d'ici et du village de Mignalou. Il vient plusieurs fois dans la semaine, en journée, pour aider mon homme.

— Il n'y a rien à craindre de lui, ma bonne Segonde ? S'il allait se douter, deviner ?... dit la marquise inquiète.

— Lui ! ah, pas de danger. Y a pas plus sûr ; il est avec nous, pour le général et la bonne cause. Et puis c'est un fils qui aime sa mère et son ouvrage, y a pas plus honnête et jamais il n'ira songer que vous n'êtes pas de la même condition que lui.

PIERRE DE GAMOND.

(La suite au prochain numéro.)



TOUT ARRIVE!

SUITE ET FIN



L'avait à peine quitté la salle, et s'était perdu dans la cohue des passants, que M^{me} Dustal arrivait, en effet, avec sa jeune nièce et Serge. Sylvanie les vit ainsi entrer, et un éclair de triomphe passa dans son regard avec un regret méchant que Dorient fût parti et ne pût constater sa défaite. Mais jamais elle n'eût voulu qu'on pût soupçonner sa personnelle déception à l'égard du critique et, bien vite, les

saluts échangés, elle s'empressa de déclarer :

— Je viens de visiter cette plate exposition en compagnie de M. Dorient, qui a mis la plus délectable grâce à m'en faire pénétrer les rares beautés!

— Comment, Dorient est déjà venu? dit M^{me} Dustal, surprise. Et il est parti sans nous attendre?

— Devait-il vous attendre? questionna la Muse, qui pressentait, ravie, que ce départ du jeune homme ressemblait à une fuite causée sans doute par ses paroles...

— Mais il me semblait que quelque chose de ce genre avait été dit, fit M^{me} Dustal. Vous vous souvenez, Michelle?

— Je ne me rappelle rien de semblable, tante, répondit la jeune fille, qui, connaissant Sylvanie, soupçonnait quelque machination de sa jalousie. Probablement, M. Dorient aura eu affaire, ou il n'avait pas compris que vous pensiez le rencontrer ici!

Elle avait parlé d'un ton si naturel et se remit, avec tant d'aisance à causer amicalement avec Serge, que la Muse ne se douta pas du regret aigu éveillé en elle par l'absence de Dorient. Depuis quelque temps déjà, elle le remarquait différent de ce qu'il avait été pour elle à Jersey, et même à Paris, aux premiers jours où ils s'é-

taient retrouvés. Il se montrait nerveux, impatient, sombre, aussi soigneux d'éviter les causeries avec elle qu'il en était avide jadis, se faisant presque rare chez M^{me} Dustal. Et, malgré elle, obscurément, elle se prenait à chercher le pourquoi de ce changement qui excitait en elle une anxiété presque douloureuse, une sorte de regret passionné, qu'avivaient les réflexions malveillantes de la Muse au sujet de la vie menée à Paris par Dorient. Un désir étrange s'emparait d'elle de demander au jeune homme le motif de sa nouvelle façon d'être, désir que sa volonté maîtrisait, mais qu'elle ne pouvait vaincre, car il naissait de sa loyauté fière, du sentiment délicat de ne pouvoir supporter la possibilité d'avoir, involontairement, blessé ou froissé même un ami.

Les jours qui suivirent l'ouverture de l'Exposition de Heabs aiguisèrent encore cette impression. Mais elle entrevit, tout juste, Dorient, une après-midi, dans une maison amie où elle arriva comme il partait; il avait la même expression de lassitude sombre, peut-être, après tout, causée par les travaux nombreux qui lui avaient fait refuser plusieurs invitations de M^{me} Dustal.

Celle-ci, sans en rien dire à la jeune fille, remarquait aussi cette disparition de Dorient, et, avec sa sagacité de femme d'esprit et de femme du monde expérimentée, elle s'appliquait à en démêler la raison, afin d'agir en conséquence. Une conversation avec M^{me} Brice la confirma dans l'idée que Dorient fuyait Michelle, justement parce qu'il sentait combien, profondément, elle était entrée dans sa vie... Et, pourtant, tous deux semblaient créés l'un pour l'autre!...

Par délicatesse à l'égard de la jeune fille, elle ne voulait pas interroger Raymond ni lui parler de la possibilité d'un mariage avec sa nièce. Mais comme elle était femme d'action, que le bonheur de Michelle était peut-être en jeu, elle eut une idée hardie; et un matin, causant avec la jeune fille, elle lui dit tout à coup :

— Ne trouvez-vous pas, chérie, que Raymond Dorient n'est plus le même à mon égard en ce moment? Il semble éviter maintenant de venir ici, lui qui y était sans cesse, il y a quelques mois à peine! Je ne veux pas le questionner moi-même,

parce que ce serait mettre de l'importance à un état de choses qui, sans doute, n'en a aucune ; mais si, en causant avec lui, vous pouviez user de votre finesse féminine pour le sonder, j'aimerais cela... Est-ce que cela vous contrarierait ?

La contrarier ! Certes, cette proposition répondait trop à son obscur désir pour qu'elle ne l'accueillît pas avec une spontanéité qui fit songer Mme Dustal. Mais, affectueuse, elle dit seulement à la jeune fille :

— Dorient viendra dîner après demain ; faites pour le mieux, chérie, je m'en rapporte absolument à vous, car je suis sûre de votre tact. Dans le courant de la soirée, voyez s'il vous est possible de débrouiller ce qui se passe dans son cerveau...

Une telle conversation avec Dorient, Michelle, tout bas, la souhaitait avec une ardeur passionnée.

Et pourtant, il lui parut que jamais, elle n'aurait le courage de l'engager quand, le surlendemain, elle le retrouva tel qu'il se montrait désormais avec elle, sans abandon, sans désir de vraie causerie, enfermé dans la réserve d'une stricte courtoisie. Cependant, pendant le dîner, dès qu'il cessait de causer brillamment avec une animation qu'elle devinait factice, elle sentait venir vers elle son regard avec une expression indéfinissable qui lui faisait battre le cœur d'une sorte de joie poignante. Pourquoi ?... Qu'avait-il ?... Oh ! le lui demander ! Quelle force lui scellait donc ainsi les lèvres, arrêtant la question qui y palpitait follement !...

Ce fut lui qui la ramena de table avec quelques paroles banales. Mais comme, après s'être incliné devant elle, il relevait la tête, leurs yeux se rencontrèrent. Dans les siens, à lui, il y avait ce regard qu'elle aimait, et qui, soudain, brisa le sceau dont sa bouche était close !... Et les mots lui échappèrent :

— Est-ce que vous avez quelque chose à me reprocher, quelque chose contre moi ?...

— Contre vous ?...

Il avait pâli. Et, machinalement, il la suivit dans le petit salon solitaire. Les hommes passaient au fumoir ; Mme Dustal, qui avait vu le mouvement de Michelle, groupa discrètement autour d'elle ses quelques invitées féminines choisies pour la circonstance.

— Quelque chose contre vous ? Que pourrais-je avoir ? Mon Dieu ! Pourquoi me demandez-vous cela ?

Elle hésita une seconde, ayant peur de l'émotion qui la bouleversait toute.

— Parce qu'il ne me semble plus retrouver en vous l'ami que j'avais appris à connaître cet été... Et je vous estime trop, vous vous êtes montré trop dévoué, pour que je ne vous demande pas de me le dire si je vous ai involontairement froissé, ou même blessé, je ne sais comment...

Une sensation de joie aiguë et douloureuse fit

tressaillir Dorient. Oh ! cette tentation de crier l'aveu qui lui brûlait les lèvres, la tentation d'apprendre si la Muse avait dit vrai, si elle, la tant aimée, était la fiancée de Serge ! Sérieuse, elle se tenait devant lui, l'interrogeant de ses larges prunelles, passionnément vivantes. Il parvint encore à ne pas se trahir, cependant :

— Non, je n'ai rien à vous reprocher, rien... Vous avez toujours, au contraire, été adorablement bonne, trop bonne pour moi...

Un peu amère, elle dit :

— C'est pourquoi vous vous faites rare, maintenant !

— J'ai beaucoup travaillé tous ces temps-ci...

— Alors, le travail vous fait négliger vos amis ?

— Lui aussi est un ami, un ami exigeant, auquel il faut s'abandonner docilement, car son action est bienfaisante... Il apporte l'oubli...

Elle laissa tomber ses paroles. Les mains jointes sur l'angle de la cheminée, elle regardait dans les flammes qui baignaient d'une lueur vive son jeune visage devenu grave. Puis, au bout d'une minute, la voix lente, elle songea, ayant à peine une imperceptible interrogation dans l'accent :

— Vous avez donc tant à oublier...

— Oui, beaucoup !

Il ne continua pas, effrayé des mots qui lui venaient aux lèvres, effrayé de l'intimité troublante de cette pièce doucement éclairée où se mouraient des roses de Nice aux senteurs pénétrantes.

Ce fut elle qui reprit :

— Vous m'avez déclaré, ici même, il y a quelques semaines à peine, que vous étiez un ami très exigeant. C'est pourquoi je m'imagine que, dans le secret de votre pensée, vous ne m'avez pas encore tout à fait pardonné d'avoir été absorbée ce mois-ci par la comtesse Loubanoff et son fils. Ne leur en veuillez plus, ni à moi... Ils partent dans trois jours !...

— Ils partent ?

— Oui, le congé de Serge expire, et sa mère préfère ne pas faire solitairement le voyage de Paris à Pétersbourg.

— Et vous... excusez-moi si je suis indiscret !... vous restez encore quelque temps à Paris ?

— Quelque temps ?... Mais, sans doute, j'y resterai toujours désormais, à moins que ma tante Dustal ne se lasse de sa nouvelle compagne... Ce que je ne veux même pas supposer ; ce serait trop ingrat de ma part !

Il l'enveloppa toute, d'un regard où frémissait l'attente éperdue de tout son être ; et dans un élan qui brisait sa volonté, il interrogea encore :

— Vous resterez avec elle jusqu'à votre mariage ?... jusqu'au moment où vous retournerez vivre à Pétersbourg, emmenée par votre mari ?...

Elle ne répondit pas, le contemplant avec de grandes prunelles pensives, comme si elle eût voulu s'expliquer ses paroles. Puis, lentement, elle dit :

— Mais qu'imaginez-vous donc ?... Pourquoi supposez-vous que j'irai habiter Pétersbourg ?... Vous croyez donc que Serge...

— Que le comte Serge est votre fiancé... C'est là ce que m'a donné à entendre M^{lle} Gosseline, il y a quelques jours... Ce que j'aurais mieux aimé apprendre par vous, afin de garder cette illusion que vous me considérez comme un ami...

Un éclair avait flambé dans les yeux de Michelle.

— Comment Sylvanie a-t-elle osé parler ainsi, annoncer une chose qui n'est pas et qui ne sera pas...

— Vous n'épousez pas le comte Loubanoff ?

C'était une sorte de cri étouffé qui lui échappait.

Elle secoua la tête :

— Non, je n'épouserai pas Serge. Nous sommes, nous resterons seulement les bons amis, très dévoués l'un à l'autre, que nous sommes depuis des années...

— Il le sait ?

— Oui... Nous avons causé bien fraternellement, et nous avons compris que nous ne nous rendrions pas heureux l'un par l'autre, que la sagesse était de garder intacte notre chère et profonde amitié d'enfance...

Dorient écoutait sans un mot maintenant. En lui, il n'y avait plus qu'une enivrante sensation de délivrance. Il ne songeait même plus que si ce n'était Serge Loubanoff, ce serait un autre qu'elle épouserait... Il savait seulement qu'elle était libre encore ! Comme dans un rêve exquis, il l'entendit demander, sérieuse :

— Pourquoi semblez-vous si heureux que je n'épouse pas Serge ?

— Peut-être parce qu'il ne me paraissait pas fait pour vous apporter le bonheur que je vous souhaite avec ce que je peux avoir de meilleur en moi... Mais surtout, parce que j'étais comme un pauvre qui voit lui échapper de façon irréparable, le trésor qu'il désire follement, et en vain !...

Elle fit « Ah ! », très bas, avec un tressaillement. Son cœur s'était repris à battre à grands coups pressés dans sa poitrine, dilatée par une divine allégresse... Puis, avec douceur, elle interrogea, toujours grave :

— Je ne comprends pas bien vos paroles... Expliquez-les-moi, voulez-vous ?

Sa voix était presque suppliante.

— Qu'aurais-je à vous expliquer ? Si vous étiez une autre femme, je pourrais croire qu'il y a coquetterie de votre part à parler de la sorte !... Ne me tentez pas !... Je veux être sage, mais les forces humaines ont une limite, les miennes surtout qui sont si fragiles !... Ne comprenez-vous donc pas, que, depuis des semaines, je m'acharne à étouffer en moi, le désir de vous faire miennne pour tous les jours qui me seront donnés à vivre... Je ne voulais pas vous troubler de mon inutile rêve... Et puis, tout à coup, quand j'ai eu, de vos lèvres

mêmes, l'assurance inattendue que vous n'épousiez pas le comte Loubanoff, j'ai éprouvé l'une de ces joies insensées, qui font oublier les plus fermes résolutions... Et je vous ai, comme un enfant, laissé voir ma folie...

— Et vous le regretteriez encore, si cette folie était mon bonheur à moi ?...

Elle était devenue blanche, et le regardait avec des yeux où luisait la mystérieuse clarté qui lui avait été si désespérément chère. Il murmura :

— Michelle, je vous en supplie encore une fois, ne me tentez pas ! Comment voulez-vous, qu'après vous avoir entendue, j'ai la force de renoncer à vous !

— Renoncer à moi... pourquoi ?... Parce que vous ne m'aimez pas comme je veux être aimée ?...

Il y avait dans son accent, la même gravité passionnée ; et toute son âme, ardemment fière et tendre, était dans ses yeux qui interrogeaient. Lui comme elle, ils avaient oublié tout ce qui n'était pas eux, éblouis par le rayonnement de l'heure exquise.

— Parce que je n'ai pas le droit de vous demander votre jeunesse, moi qui suis un esprit déjà vieux, une pauvre âme lasse et tourmentée... Parce que je crains trop de ne pas vous donner le bonheur dont je suis avide pour vous...

Elle fit un geste léger pour l'arrêter... Mais il continua :

— Laissez-moi tout vous dire, vous me connaissez mal... Vous vous souvenez, il y a quelques jours encore, vous m'avez fait le reproche de ne pas abandonner assez de mon « moi » intime à mes amis ?... Vous ne pouvez savoir ce que vous auriez à me pardonner de scepticisme, d'incessantes curiosités d'esprit et d'âme, d'instabilité d'humeur, selon les impressions qui ébranlent mes nerfs trop vibrants de cérébral compliqué... Vous ne pouvez savoir non plus ce que vous auriez à me pardonner de jalousies dont je ne serais pas maître... Car je serais jaloux de toutes vos pensées, comme j'aurais soif de vous voir l'être des miennes, jaloux de sentir votre âme à moi toute, jaloux que nous soyons en communion absolue de vie, que nous soyons *un* vraiment... Et pour tant demander, je ne pourrais, moi, que vous aimer comme jamais je n'ai aimé encore, que vous offrir la certitude d'être pour moi l'unique, celle à qui l'on se donne entièrement avec la conviction divine de ne jamais se reprendre...

Elle écoutait sans un mouvement, les mains jointes, le suprême aveu d'amour qui montait passionnément vers elle... Quand le jeune homme se tut, elle dit d'un accent de prière, la voix assourdie :

— Pourquoi ne voulez-vous pas me donner tout ce bonheur, à moi qui suis seule ?...

— Parce que...

Il hésitait... La raison brutale de leur séparation lui paraissait à cette heure si misérablement

mesquine et insensée!... Elle répéta avec une impérieuse volonté de savoir :

— Parce que?...

Alors, désespérément, il jeta, incapable de mentir à ces grands yeux qui appelaient la vérité :

— Parce que... vous êtes trop riche pour moi!...

Parce qu'un homme qui a le respect de lui-même, le souci de sa dignité, n'épouse pas une femme à qui il ne peut offrir une fortune égale à la sienne, au moins...

— Oh! fit-elle, révoltée... Est-ce qu'entre vous et moi il peut être question de rien de pareil!... C'est un prétexte que vous me donnez! La vérité!... Dites-moi pourquoi vous me repoussez?

— Vous repousser! Vous, Michelle! Mais vous n'avez donc pas senti que, depuis l'arrivée de votre ami, j'étais torturé de jalousie? que ç'a été pour moi un supplice de penser que vous alliez être sa fiancée, puis sa femme!... Vous ne sentez donc pas que je ne puis me résigner à l'idée de vous perdre... ni l'accepter même! Un prétexte! quand c'est, au contraire, l'implacable, la maudite réalité qui me défend de vous emporter comme mon bien adoré...

Sur son visage pâli, un rayonnant sourire passa et elle eut un mouvement d'épaules qui semblait rejeter en arrière, au loin, cette fortune, dérisoire obstacle dressé entre eux.

— Mon ami, je viendrai à vous, pauvre autant que vous le voudrez... C'est vous qui déciderez!... Je serai à vous, aussi dénuée, si vous le souhaitez, que l'était ma mère quand mon père l'a faite sa

femme... Je veux seulement, moi, la douceur de porter votre nom dont je suis fière, oh! si fière!... Je veux seulement ma part de tout ce qui vous touche, joie ou peine... Je veux cette union de nos deux vies que vous m'avez offerte, votre avenir, comme je vous donne le mien dont je n'ai plus peur... Je veux être heureuse par vous en qui j'ai foi...

Elle s'arrêta, puis, tout bas, lui ouvrant la profondeur ardente de son regard qu'il aimait tant, elle finit :

— Parce que je ne pourrais plus maintenant l'être que par vous, mon ami... Vous m'avez pris tout mon cœur... Vous consentez à le garder, n'est-ce pas?...

Dorient avait bien lutté, mais il était vaincu et ses scrupules, dispersés comme des ombres vaines et menteuses, n'avaient laissé en lui que la crainte instinctive de voir dissipée d'un mot l'ivresse divine...

Lentement, il murmura, suppliant :

— Alors c'est bien vrai?... Malgré ce qui nous sépare, malgré tout, vous voulez bien être mienne, être pour moi l'adorée...

Elle eut ce sourire qui palpite sur leurs lèvres quand elles donnent leur âme. Et sa main tomba dans celle de Raymond, tandis que sa bouche répétait :

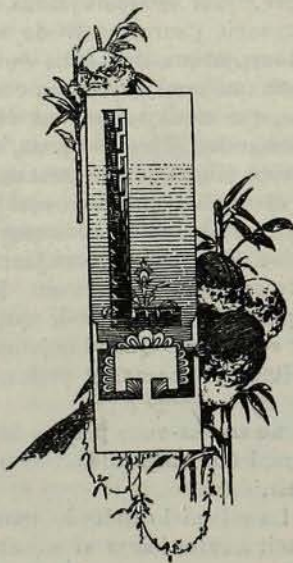
— Malgré tout... Et pour toujours!

HENRI ARDEL.

FIN



OCTOBRE



'ÉTÉ quitte les cieux. Déjà la pâle automne
Obscurcit les coteaux de son brouillard léger;
La vigne qui mûrit, la rose qui frissonne,
Présagent que bientôt le froid va ravager
Les jardins et les champs, sous son âpre rafale;
Mais, avant de périr, par un dernier effort,
La nature revêt sa robe triomphale
Pour se dissimuler l'approche de la mort.
La splendeur du rubis près de l'or étincelle
Au sommet des forêts comme sur l'arbrisseau,
Empourprant de ses feux la campagne si belle
Que l'hiver, à pas lents, va mener au tombeau.
Souvent, en ce beau mois, je m'assieds, solitaire,
Sur les bords d'un étang, quand arrive la nuit,
Pour regarder tomber, sur sa surface claire,
Les feuilles que le vent fait voltiger sans bruit.

COMTE DE L'ESPERONNIÈRE.



❖ Revue Musicale ❖

Théâtres lyriques : *Déjanire*, à Béziers. — Opéra : Reprises, rentrées et projets. — Opéra-Comique : Les études. — Variétés (saison lyrique). — Nouvelles et nouveautés.



L'ÉVÉNEMENT musical et de tout premier ordre à signaler ce mois-ci est la belle manifestation artistique qui réunissait plus de dix mille spectateurs aux vastes arènes de Béziers. A ciel ouvert et en plein jour, dans ce cadre grandiose où la nature elle-même de ces magnifiques contrées prêtait la magie de ses perspectives au dernier mot de la science musicale et de l'art théâtral, on donnait la représentation d'un chef-d'œuvre. Le chef-d'œuvre, on le sait déjà, c'est *Déjanire*, de M. Camille Saint-Saëns, tragédie lyrique en quatre actes, de M. Louis Gallet, inspiré de Sophocle et de Sénèque, avec chœurs, musique de scène et ballet.

Du reste, tout fut à la hauteur de l'œuvre de notre grand maître. L'orchestre, composé de deux cent cinquante musiciens, dont deux musiques d'harmonie, un orchestre à cordes, des groupes de harpes et de trompettes. Les chœurs comptant plus de deux cents exécutants et le ballet réunissant une gracieuse troupe de soixante danseuses, venues d'Angleterre, qui avait été préparée pendant le récent voyage de M. Saint-Saëns à Londres.

Les arènes offrent un coup d'œil magnifique au moment où la foule admire l'immense décor de M. Jambon qui se déroule sur une toile de quatre mille mètres, et elle est déjà remplie d'enthousiasme au moment où sonnent les trois coups de la cloche d'appel. Ajoutons qu'à ce superbe décor principal, où se passent le premier et le dernier tableau, un second décor, qui se place et s'enlève sans qu'il soit touché au premier, représente une salle du gynécée royal, et sert pour le second et le troisième tableau.

Plusieurs des meilleurs artistes de l'Odéon : M^{lle} de la Parcerie (*Déjanire*), M^{me} Segond-Weber (*Iole*), M^{me} de FehI (la prêtresse Phénice), MM. Dorival (*Hercule*), Dauvilliers (*Philoctète*), et M^{lle}

Jane Rabuteau (la Muse du Prologue), ont tous tenu leurs rôles avec autant d'intelligence que de talent. La partie musicale, confiée, pour les soli, à M. Duc, et à M^{lle} Armande Bourgeois, complétait un ensemble de quatre cent cinquante musiciens, avec les orchestres, les groupes et les choristes cités plus haut.

L'œuvre de MM. Saint-Saëns et Gallet est colossale comme le triomphal succès qui l'a accueillie. D'une savoureuse poésie, la tragédie de M. Gallet a toute la puissance et l'ampleur de l'art antique. La musique d'un maître de génie pouvait seule atteindre à cette hauteur, et on peut dire qu'elle a été dépassée par la conception grandiose de M. Saint-Saëns. L'effet produit a été immense, inattendu, indescriptible ! Comment rendre la beauté du prélude symphonique au prologue ? Comment exprimer la majesté de l'introduction du premier acte, où un double chant et où les voix de M. Duc et de M^{lle} Bourgeois, en des phrases splendides, magistralement rendues, produisent une impression électrisante.

Les lamentations d'*Iole*, que la symphonie accompagne avec un charme infini, au second acte, et le chant dialogué si savant qui le termine, après le départ d'*Hercule*, ne pouvaient qu'augmenter le ravissement manifesté déjà par l'immense public, après le premier tableau.

Les scènes tragiques se précipitent au troisième acte, où *Déjanire*, tour à tour superbe de colère, d'indignation, de crainte, de joie et de douleur, se voit contrainte à faire usage de la funeste tunique du centaure Nessus.

Au quatrième acte, qui se passe dans le merveilleux décor du premier, il faut signaler la superbe inspiration de l'hymne d'*Hercule*, l'épithalame, chanté par M. Duc de façon à provoquer les acclamations frénétiques de la foule absolument transportée d'enthousiasme. Puis, *Hercule*, après avoir accepté la tunique présentée par *Iole*, donne le signal des divertissements, et s'éloigne. Alors, la ravissante musique du ballet dessine de gracieuses figures chorégraphiques qui portent à son comble le grand succès de l'œuvre et du compositeur.

La scène finale, rendue avec une si belle énergie par M. Dorival, a profondément remué le public, et le désespoir de *Déjanire* n'a fait que grandir son émotion. La représentation a pris fin, alors, par des pages symphoniques d'une grandeur resplendissante qui a porté aux nues les

auteurs-créateurs de cette œuvre unique et régénératrice pour notre art national.

On assure que *Déjanire* sera représentée cet hiver au théâtre de l'Odéon, après que le glorieux maître Saint-Saëns et son digne collaborateur L. Gallet lui auront fait subir les modifications exigées par le changement de scène. Là, les mêmes interprètes et le même succès lui seront assurés. Quant à la partie musicale, elle serait confiée à la direction de M. Colonne.

Les chaleurs trop tardives de l'été s'étant prolongées en septembre, les théâtres ne reprennent qu'une activité relative au moment où l'automne vient nous apporter les derniers sourires de la nature et de la vie agreste. On s'achemine lentement vers les routes encombrées de la lutte, en jetant un regard de regret derrière soi avant de se plonger dans la mêlée. On sait d'où l'on vient, mais qu'il est difficile de savoir où l'on va !

A l'Opéra, on a fait très bonne contenance avec de belles reprises. *Samson et Dalila* a été pour M^{me} Héglon l'occasion d'un nouveau triomphe. La salle était comble aussi pour la rentrée de M^{lle} Delna, M^{me} Bosman et M. Alvarez, qui ont obtenu leur succès habituel dans *Le Prophète*. Très chaleureux accueil pour M^{lles} Bréval et Grandjean, MM. Delmas et Courtois, qui faisaient leur rentrée dans *Les Maîtres Chanteurs*. MM. Renaud, Gresse, Bartet et Beyle n'ont pas été moins applaudis. Les répétitions de *Gautier d'Aquitaine* ont pris plus d'animation ces derniers jours, mais on ne semble pas encore fixé sur le titre définitif. Qui l'emportera de *Gautier*, *Attila* ou *Les Huns* ?

Les Huns ou les autres ! — Révoltant ! — On commence à parler de la reprise de *Guillaume Tell*, dont les décors sont refaits, mais la question est de savoir qui pourra chanter Arnold ? Rien n'est décidé, même pour la reprise de *Joseph* : c'est un projet.

A l'Opéra-Comique, il a été résolu que *Javotte*, le ballet de M. Saint-Saëns, qui fut créé à Lyon l'an dernier, sera représenté cet hiver. Quelques difficultés qui s'étaient élevées entre auteur et directeur sont enfin aplanies. Nous aurons, la saison prochaine, *Proserpine* d'abord, puis *Javotte* ensuite. On travaille le ballet de *Lakmé*, l'œuvre de Delibes sera augmentée, lors de la reprise, de *La Source*, un ballet que le compositeur avait écrit autrefois en collaboration avec Ninkous, et qui avait commencé la réputation du maître. C'est sur la scène du Conservatoire qu'ont lieu les répétitions des chœurs et du corps de ballet de

l'Opéra-Comique. Les bureaux de l'administration sont déjà transférés rue Favart, mais les abords en sont encore bien encombrés.

Au théâtre des Variétés (saison lyrique), on est parvenu, malgré les chaleurs canadiennes de ces derniers temps, à attirer le public et à forcer le succès en alternant avec *Lucie de Lammermoor*, *Folies d'Amour*, *Le Trouvère*, *Les Mousquetaires de la Reine*, *Le Voyage en Chine*, *Lovelace*, etc., où M^{lles} Jane Fœder, Jenny Passama et M. Paz ont trouvé de réels succès. Les intelligents directeurs, MM. Millaud frères, ont transporté leurs représentations sur une autre scène parisienne, M. Samuel ayant fait sa rentrée à son théâtre. C'est au théâtre de la République qu'ils ont emmené leur vaillante troupe et qu'a eu lieu la « première » de *Lovelace*, opéra nouveau de J. Barbier et P. de Choudens, musique de Hirschmann, dont nous parlerons dans notre prochaine chronique.

On dit que le Nouveau-Théâtre, de la rue Blanche, se prépare à tarifer ses places à un tel bon marché qu'on espère que cela pourrait bien nous délivrer de l'envahissement toujours croissant de l'abrutissant café-concert. Ainsi soit-il !

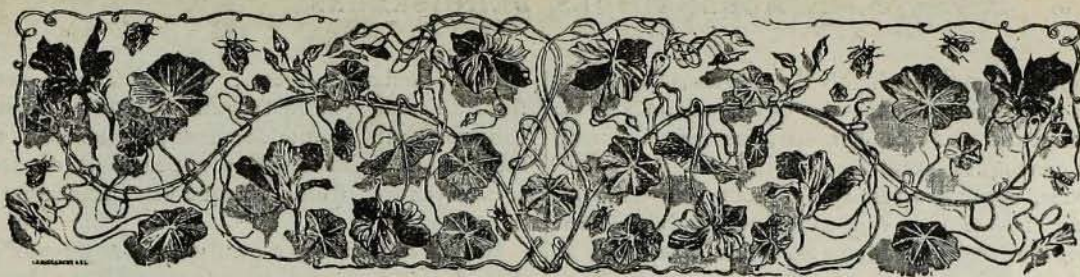
Un ancien élève de Léo Delibes, M. Sigismond de Stojowski, vient de remporter un premier prix de mille roubles à un concours de composition symphonique réservé aux musiciens polonais exclusivement. Ce concours, ouvert par M. Paderewski, a reçu un grand nombre d'œuvres qui, soumises au jury sous la présidence du célèbre chef d'orchestre Nitrish et du compositeur Reinecke, ont été triées avec soin. Ce succès est un honneur pour l'art français et la mémoire du regretté Delibes.

— Pour les amateurs de musique très originale, très moderne et cependant d'une saveur mélodique incontestable, nous indiquons, à deux ou à quatre mains : les *Danses flamandes*, de Jan Blockx, dont le n° 2 nous paraît d'une richesse d'harmonie très séduisante ; c'est une page savante des moins difficiles. — *Méditation* et *Nocturne*, deux préludes de L. Delafosse, sont d'un sentiment poétique très goûté de la jeunesse. Éditeur : H. Heugel, 2 bis, rue Vivienne.

— Pour le chant, nous extrayons des « Chansons couleur du Temps », de Gustave Doret, le charmant n° 11 ; *Mon Angelet*, *Mon Séraphin* et *La Chanson du cœur en blanc*, n° 19, d'une très attrayante expression. Éditeurs : Baudoux et Cie, 30, boulevard Haussmann.

MARIE LASSAVEUR.





Causerie de Quinzaine

La paix, la paix, la paix, mes bons amis,
D'être en guerre, il n'est plus permis.



EL est le refrain d'une vieille chanson que nos grands-pères chantaient volontiers au dessert, et qui serait bien de mise aujourd'hui où la paix est à l'ordre du jour. La paix universelle!... que de changements dans le monde, si on vient à l'y établir! D'abord, plus de querelles de ménage, et ce sera énorme comme progrès à réaliser; mais ce seul

côté de la question est si complexe que les hommes d'Etat du Congrès de ladite paix devront examiner beaucoup de détails avant de pouvoir indiquer à coup sûr les concessions à faire, les réformes à consentir. Est-ce Monsieur qui s'abstiendra du club, des chevaux, et d'autres choses encore... les cigarettes, par exemple; où Madame qui renoncera aux factures surchargées de sa couturière, de sa lingère, de sa chapeautière? Est-ce Monsieur qui, préférant la campagne, se fera citadin, ou Madame qui, née citadine, deviendra bergère ???

Pour élargir la question, on aura la paix dans les communes entre propriétaires et prolétaires; entre voisins guignant pour eux seuls un mur mitoyen ou un champ banal; entre Monsieur le maire et Monsieur le curé; entre électeurs et éligibles... aïe, terrain défendu.

La paix universelle, c'est-à-dire plus de canons, de tourelles d'acier, de carapaces de cuivre; Krupp, Schneider, Cail, Decauville vont pouvoir se reposer.

Plus de soldats, mères qui avez des fils et qui tremblez parce que les godillots, le rata, les insectes de la chambrée vous le martyrisent! Martyriser votre Jean, votre chouchou, quelle horreur!

Plus de soldats, plus d'officiers naturellement... Ah! dame, mesdemoiselles, qui veut la fin, veut les

moyens. Donc, suppression des lieutenants, des capitaines, des chefs d'escadrons, voire même des colonels, moins intéressants d'ailleurs à cause de leur âge; cependant, il y en a encore quelques-uns qui ne sont pas mal, et pour une fille majeure... mais ne nous perdons pas dans les digressions. Plus d'enseignes, de lieutenants de vaisseaux, si intéressants par la façon dont ils valsent, si poétiques par leur vie de dangers et de solitude; avec la paix universelle, il n'y aura plus de marins que pour la pêche, et comme vous n'êtes ni crevettes, ni sardines, il faudra se faire une raison.

Savez-vous ce que je conclus de cet examen rapide de la question, c'est que si nous avons la paix universelle, ce seront les jeunes filles qui paieront la casse. Qui n'est pas de mon avis me l'écrive; je vous dirai, la prochaine fois, combien j'ai reçu de lettres.

On prétend que l'empereur Nicolas est un homme sérieux qui se pose les questions avant de les poser aux autres, qui pèse à des balances de justice et de bonté ses décisions avant de les prendre. Je me demande si, malgré ses longues et fructueuses méditations sur le vaste projet qu'il a soumis au monde, il a envisagé ce côté de la situation.

C'est égal, mes enfants, si j'ai un conseil à vous donner, c'est d'aider de tout votre pouvoir à ce généreux essai de pacification. C'est de prier Dieu ardemment pour qu'il éclaire, guide, soulève en dehors des mesquines réticences égoïstes et orgueilleuses, les hommes qui répondront au nom des peuples à la tentation admirable du Tsar pour le bonheur du plus grand nombre.

Je suis sûre que vous avez toutes accueilli avec satisfaction et recueillement les détails qui vous ont été donnés sur le sacre de la reine Wilhelmine de Hollande. Ne vous semblait-il pas que c'était vos dix-huit ans qu'on couronnait sur sa tête charmante. Elle est heureuse, cette princesse qui a reçu tous les dons du cœur, de l'intelligence, de l'esprit, du charme et de la beauté: elle a un petit royaume, c'est-à-dire de petits soucis, elle est libre de se choisir un époux selon son cœur, ce qui est si rare

quand on est reine ! Et puis il y a eu dans l'appareil de son *intronisation* tous les types enchantés de la légende des fées : des héraults, des rois d'armes, des perruques poudrées, des masses, des halebardes, des carrosses dorés. Tout cela dans le décor étrange de la vieille ville néerlandaise ; on a envie d'aller fureter dans les coins avec l'espoir d'y trouver la citrouille de *Fleur des pois* et son écrin vert.

Le mois dernier, je nous plaignais d'une pluie persistante, d'un froid hors de saison ; à la fin de mon article, j'aperçus cependant un rayon de soleil et je vous le signalai. Oh ! ce rayon de soleil quelles proportions il a prises ; il est devenu dévorant, incendiaire, mortel ; on ne parlait que de bains, de douches, de tob ; les toilettes se modifiaient : les dames se sont vouées au blanc avec chemisettes de mousseline et de valenciennes, ce qui est bien joli avec le mat de la jupe de piqué ; les hommes se sont livrés aux fraîcheurs de l'alpaga ; j'ai même vu, dans un milieu fort select, un président d'académie qui se promenait, au milieu d'un parc devenu four, en bras de chemise, son chapeau sur la nuque, d'un air tapageur qui contrastait d'une façon amusante avec ses vénérables soixante-quinze ans. Il rencontra un chef de bureau du ministère, tout ce qu'il y a de correct et de bien et s'excusa de sa tenue. — Moi, lui répondit le monsieur chic, je n'ai pas de gilet. — Quant aux bébés, ils étaient à peu près nus et trouvaient ça bien commode.

Les menus aussi ont éprouvé de grands changements. En voici un que j'ai emporté dans ma poche pour vous. J'espère qu'il ne vous servira que l'année prochaine. J'en ai apprécié l'ordonnance, il y a quelques jours, au fond du bois de Boulogne, entre les valse langoureuses des tziganes et les murmures affaiblis de la cascade :

Consommé glacé, teinté de tomate
Hors-d'œuvre : Saumon fumé et Concombres gelés
Rougets à la glace
Poulets cocottes, tourne-dos rôtis
Salade de cœurs d'artichauts
Dessert : Fruits rafraîchis et Fruits frais.
Carafes de champagne glacé
Curaçao sur glace pilée
Chalumeaux pour que toutes les dents ne tombent pas dans les assiettes au dessert.

J'ajoute la recette des *Fruits rafraîchis*. Coupez en rondelles : pommes, poires, abricots, pêches, prunes ; mettez entiers raisins, groseilles, fraises,

cerises, amandes, etc. ; arrosez d'un sirop froid à l'ananas, au marasquin, ou à la fraise, suivant vos goûts, pointe de citron ; mettez dans un saladier sur un lit de glace concassé et de gros sel ; servez très froid, presque gelé. C'est tout à fait à la mode.

Malgré cette canicule persistante, les travaux de l'Exposition avancent ; ceux du pont Alexandre ont fait un pas décisif au commencement du mois. La passerelle mobile qui doit servir aux travaux définitifs s'est acheminée, à la vitesse de treize mètres à l'heure, vers la berge qui lui faisait vis à vis, et ça a été un beau succès pour nos ingénieurs que cette masse énorme de fonte portant à faux au-dessus de la Seine pour aller chercher son point d'appui sur la rive opposée. — Les palais sortent de terre dans l'immense enclos que Paris a abandonné à la grande foire internationale. Chaque fois qu'on va les visiter, on hésite à les reconnaître, tant les progrès sont rapides. Voilà que bientôt on pourra se faire une idée d'ensemble. Puissions-nous nous y plaire, nous y amuser comme au Champ de Mars en 1889. Oh ! cette rue du Caire avec ses ânes blancs ! Ces villages nègres, ces bonbons étranges, ces bijoux affolants, ces cacaos enlevés à la force du poignet ; ces lunch à la moutarde ; que de surprises, que de grimaces, que de rires ; sans compter les plaisirs sérieux et délicats de l'art, de l'industrie, et la Tour Eiffel et les fontaines lumineuses...

Assez, tournons nos regards vers l'avenir et que le passé ne lui fasse pas tort.

C. DE LAMIRAUDIE.

P. S. — Tandis que nous regardons encore du côté de la Hollande, la gracieuse Wilhelmine, ceinte de sa couronne royale, un cri d'angoisse parti de tous les cœurs nous apporte la nouvelle de l'assassinat d'une impératrice qui fut, elle aussi, souveraine aimée d'un grand peuple, bonne, belle, faite pour être heureuse, et sur qui, pourtant, le sort semble s'être acharné jusqu'à la fin. Elisabeth d'Autriche, la mère du malheureux prince Rodolphe, la sœur de l'empereur Maximilien et de notre duchesse d'Alençon, a été la victime d'un cynique bandit qui l'a frappée sur une terre étrangère, uniquement parce qu'elle était de race royale et que lui était un envieux. C'est à s'y perdre de dégoût et d'étonnement. Nous ne nous pardonnerions pas de laisser partir cette causerie sans y joindre cet hommage douloureux au souvenir de l'infortunée souveraine.

Bureau du Journal : 14, rue Drouot. — Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Imp. de l'Art, E. Moreau et C^{ie} 41, rue de la Victoire.